



**Luc Deborde**  
**Nicolas Kurtovitch**

# L'affaire Jennifer Leight

**POLAR**

 Editions  
**Humanis**

# L'Affaire Jennifer Leight

Luc Deborde  
Nicolas Kurtovitch



*Couverture : illustration originale de Luc Deborde*



**Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !**

<http://www.editions-humanis.com>

Luc Deborde  
BP 32059  
98897 – Nouméa  
Nouvelle-Calédonie

Mail : [luc@editions-humanis.com](mailto:luc@editions-humanis.com)

---

ISBN de cet extrait : 979-10-219-0319-7

ISBN des versions complètes :

ISBN papier : 979-10-219-0304-3  
ISBN versions numériques : 979-10-219-0320-3

Mars 2018

# Sommaire

**Avertissement :**

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Environ 64 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.*

<b>Chapitre un.....</b>	<b>4</b>
<b>Chapitre deux.....</b>	<b>7</b>
<b>Chapitre trois.....</b>	<b>9</b>
<b>Chapitre quatre.....</b>	<b>12</b>
<b>Chapitre cinq.....</b>	<b>17</b>
<u><b>Chapitre six.....</b></u>	<u><b>. 25</b></u>

# Chapitre un

Il était vingt et une heures quand j'ai franchi la passerelle du ferry. La plupart des gens avaient depuis longtemps regagné leur maison ou leur appartement, et j'étais seul sur le pont supérieur. Je suis resté un bon moment accoudé à la balustrade que l'air humide rendait froide et collante, à regarder les gerbes fluorescentes qui jaillissaient sous l'étrave.

J'étais légèrement nauséux. Un parfum mélangé de sel, de fuel et de crasse urbaine m'irritait la gorge et l'estomac. Lorsque le navire est arrivé au milieu de la baie de Sydney, j'ai respiré l'air du large avec soulagement et j'ai levé le nez pour admirer les constellations que les lumières lointaines des rives laissaient enfin émerger. Du coin de l'œil, j'ai quand même repéré la silhouette en pardessus qui grimpait l'échelle du pont en titubant.

Le gars soufflait fort et prenait son temps pour viser les marches. J'ai pensé qu'il avait trop bu. À la fin de son ascension, il s'est reposé sur le bastingage à deux mètres de moi, calquant inconsciemment sa posture sur la mienne. C'est une manie de citadin : on s'observe et on s'imites les uns les autres sans y penser, comme des moutons.

Mais les moutons attirent les prédateurs. Sous nos latitudes, les plus redoutables sont les *dingos*, des chiens qui ont redécouvert l'instinct du loup à force d'errer pendant plusieurs générations dans le désert. Tenaillés par la faim, ils en sortent parfois, traversent l'autoroute et s'infiltrèrent incognito dans l'ombre de la ville. Quand ils prennent forme humaine, plus rien ne les arrête.

La silhouette de l'ivrogne est restée longtemps à mes côtés. J'ai continué à regarder le ciel, mais je sentais que quelque chose ne tournait pas rond dans son attitude. Lorsqu'il s'est détaché de la rambarde pour faire mine de s'écrouler sur mon épaule, j'étais prêt. Sa tête m'a heurté le torse, dégageant une agréable odeur de cheveux propres, et sa main s'est engouffrée comme par accident dans la poche de ma veste. J'ai attrapé son poignet avec un grognement victorieux quand il a tenté d'en extraire mon portefeuille.

J'étais sur le point de lui balancer une réplique bien sentie, du genre « pas de ça avec moi, mon bonhomme », mais je n'en ai pas eu le temps. Il s'est tendu comme un arc, a brusquement tourné sur lui-même et m'a envoyé son coude gauche en pleine mâchoire.

Pendant que je titubais, le traître en a profité pour se pendre à ma queue de cheval et me frapper l'arrière des genoux. J'ai basculé et je suis tombé comme un arbre qu'on vient d'abattre, ma tête heurtant le pont à l'arrivée. D'un seul coup, les étoiles se sont décrochées du ciel.

Une forme était penchée sur moi quand j'ai retrouvé mes esprits. Par réflexe, j'ai dégainé mon quarante-cinq et je l'ai mise en joue.

— Tout doux, Niazz, m'a dit l'homme qui me surplombait. Je veux juste t'aider à te relever.

C'était une voix que je connaissais.

— Burnett ? Qu'est-ce que tu fous là ?

— J'étais en filature. Je surveillais la fille qui vient de te tamponner le museau.

— La fille ? C'était une fille ?

— Une gamine à peine majeure. Pour ta défense, je dois admettre qu'elle a de sacrés réflexes. Elle ne t'a laissé aucune chance.

J'ai rengainé le pistolet, récupéré mon chapeau et saisi la main que Burnett me tendait afin de me relever.

— T'as pris du poids depuis la dernière fois, a-t-il dit.

— Seulement du ventre. Le reste, ça va.

J'ai palpé ma poche. Elle était vide. Voyant mon geste, Burnett m'a tendu mon portefeuille.

— Tiens. Elle l'a jeté avant de s'enfuir. Je crois qu'elle t'a piqué ta monnaie, mais tes papiers sont encore là.

— Avant de s'enfuir ?

— Par-dessus bord. Elle a sauté. T'en fais pas pour elle, c'est une sportive. Elle est capable de regagner la rive avant que le ferry n'y aborde. Je finirai bien par la retrouver.

— Pourquoi tu la files ?

— Son père m'a demandé de la surveiller. Elle est cleptomane. Rien de grave. Il faut bien que jeunesse se passe.

— J'ai passé la mienne sans assommer les gens.

— Chacun son truc.

Mon pouls était en train de redescendre. L'adrénaline qui m'avait submergé s'évacuait progressivement.

Le ferry s'approchait du quai. Nous avons regagné le pont inférieur.

Sous les lumières blafardes qui l'éclairaient, j'ai constaté que Burnett n'avait rien perdu de sa superbe depuis la dernière fois que je l'avais vu. Des yeux clairs, un sourire de porcelaine et sous sa veste entrouverte, un tee-shirt qui moulait des pectoraux grand format et des abdos taillés en tablettes. Ce salaud avait tout ce qu'il fallait pour reprendre le rôle de James Bond.

Nous avons franchi le portillon du quai en compagnie des rares passagers qui nous avaient accompagnés.

— Merci pour ton aide, ai-je dit à Burnett. Je suis content de te revoir après tout ce temps.

— Moi aussi.

— Je suis vraiment désolé pour ce qui est arrivé, tu sais ? Tu faisais du bon boulot.

— T'en fais pas pour ça. J'ai bien vu que t'avais pas le choix.

Il a rentré les mains dans les poches de son blouson et s'est éloigné d'un pas rapide. Je suis resté planté sur le trottoir, le regardant disparaître.

J'ai pensé qu'un café lui ouvrirait toutes grandes ses portes et, certainement, il s'y engouffrerait à la recherche d'un peu de compagnie. Je n'avais même pas eu le réflexe de lui offrir un verre.

J'ai ajusté mon chapeau et je suis parti dans la direction opposée.

Marcher dans la ville entretenait en moi l'illusion que quelque chose pouvait arriver. Qu'on viendrait à ma rencontre, qu'on m'offrirait une promenade, une invitation à un match de basket-ball ou à une partie de billard.

J'habitais loin et il me fallait des forces. Il me fallait retrouver l'envie de rentrer dans cet appartement, retrouver le courage d'affronter une nouvelle nuit de solitude puis une autre journée.

Le bar de Wilfrid était ouvert. J'y suis entré.

Ici, il n'y avait jamais eu de piano, il n'y avait jamais eu de serveur ni de serveuse, seulement Wilfrid qui officiait derrière le zinc. On pouvait s'installer au comptoir ou choisir une table ; cela ne changeait rien, ni au prix ni à l'ambiance.

— Salut, Niazz ! Tu t'es mis du rouge à lèvres ?

— C'est du sang, Wilfrid. Je me suis fait tabasser sur le ferry. Une équipe de rugby néo-zélandaise. Tu sais à quel point ces gars-là sont costauds ! Ça m'a pris un temps fou pour les assommer un par un. Alors, dans la mêlée, il y en a un qui a réussi à me cogner avant que je ne lui règle son compte. C'était vers la fin, je commençais à me fatiguer et...

— Eh, Niazz, il est presque onze heures.

— Quand je serai soûl, tu me ramèneras chez moi, d'accord ?

— Ça n'arrivera pas, mon vieux. On est lundi, je vais fermer.

— Wilfrid, pourquoi ne m'emmènes-tu pas quelque part ? On pourrait aller jusqu'en haut de William Street et redescendre par Rushcutters Bay ?

— À chaque fois que tu me le demandes, je te fais la même réponse : j'ai quelqu'un qui m'attend à la maison !

— Quelqu'un qui t'attend...

Le whisky n'est pas parvenu à dissoudre la boule coincée dans ma gorge. Je suis sorti quand même, puisqu'il le fallait.

J'ai marché, marché, sans réussir à me perdre. Je cherchais des airs à fredonner, mais ça ne venait pas. J'ai compté mes pas jusqu'à ce que la combine me ramène devant mon appartement. Personne n'avait forcé la porte. Dans ce quartier, ça n'arrivait même pas aux banques.

J'ai attrapé ma trompette et je l'ai serrée contre moi. Son métal froid m'a meurtri les côtes.

Pour moi, la musique était la clé de tout. J'avais toujours eu beaucoup de difficultés avec la discipline, mais s'il y avait une chose à laquelle je ne dérogeais pas, c'était le travail auquel je m'astreignais chaque jour avec mon instrument. Ça faisait six ans que ça meublait mes insomnies.

Au début, j'avais eu un mal fou à comprendre comment sortir douze notes avec trois pistons. Mon erreur était qu'il n'y avait rien à comprendre. La trompette, ça se joue avec le cœur. Pas besoin de calculer, il fallait seulement sentir, désirer et faire corps avec l'instrument.

Mon vague à l'âme m'a inspiré de beaux trilles. Il m'a semblé que j'avais un peu progressé, un sentiment rare au bout de tant d'années de travail. Je me suis couché quand mes doigts sont devenus douloureux.

## Chapitre deux

Je me réveille à sept heures. Je sors et remonte New Beach Road à pied. La rue est vide. Il fait beau pourtant. Le fond de l'air est net, comme s'il venait juste de pleuvoir. Le ciel bleu est très haut, sans nuages. Dans quelques heures, quand tout le monde aura gagné sa petite place dans la cité, il sera descendu, et moi avec. Mettons ça sur le dos de l'attraction terrestre.

Je ne me lasse pas de parcourir ces rues. Même si j'ai un paquet d'erreurs à mon actif, je ne voudrais pas les avoir commises ailleurs qu'ici. Certains de mes copains de collège rêvaient de découvrir le vaste monde ou l'air aride du *bush*. Très peu pour moi. Cette ville m'enveloppe et me rassure.

Au premier carrefour, j'attaque Bayswater Road d'un pas alerte. La voie monte et elle est assez longue, autant prendre tout ça d'un bon pied. Je suis sorti le ventre vide. Arrivé au sommet, j'entre dans le snack-bar de la fontaine.

— Oh, le Grec, tu es là ?

Madame est à la caisse, c'est elle qui me répond. On travaille en famille dans la société grecque. Le patron est plutôt là pendant la nuit, avec les neveux. En journée, sa femme tient le comptoir avec les cousins. Cousins et neveux tout juste arrivés du pays. Pendant ce temps, les fils et les filles se préparent une parfaite éducation au collège ou au cours de comptabilité.

— Vous êtes bien joyeux, Monsieur Saric !

— Je ne m'en suis pas aperçu en me levant ce matin, mais si vous le dites, alors...

— Faim ou soif ?

— Les deux, merci.

Elle m'apporte de quoi me remplir l'estomac, accompagné d'un litre de café.

Je sors de là un peu avant huit heures. Un taxi jaune passe, je le réquisitionne. Il me lâche au coin de Castlereagh et de King Street. Encore cinq minutes de balade à pied et je suis dans Bligh Street. Je pousse la porte de l'immeuble où je passe mes journées, au deuxième étage-droite. À côté de cette porte magnifique, tout en chêne du Victoria, une plaque en cuivre éclaire les visiteurs : « COOPER & SON *Detectives* ». Ce que la plaque ne dit pas, mais qu'on peut lire sur l'entrée des bureaux, est censé convaincre les clients indécis : « Rapidité, discrétion, efficacité ». Pour le prix, on voit au cas par cas.

Moi, Niass Saric, je suis détective chez Cooper & Son. À vrai dire, je suis Cooper & Son tout entier. Le « *son* ; » qui devait hériter de l'affaire à la mort du fondateur n'a jamais existé. Le Vieux m'a couché sur son testament à mon insu. À son décès, en l'absence de parent connu, le legs n'a pas posé de problème. Pour lui rendre hommage, je me suis juré d'être le fidèle exécuteur de sa volonté en matière de rapidité, discrétion et efficacité.

Ça ne m'a pas empêché de transformer cette affaire florissante en une boîte quasiment moribonde, un an à peine après avoir repris le flambeau.

Rien ne m'avait préparé à ce boulot. En sortant du collège, je voulais devenir ethnologue. Ma première année d'université avait filé à toute vitesse. J'adorais ce que je faisais. Mais quand mon père est mort, je me suis retrouvé à sec.

Un matin, alors que je traversais Bligh Street, mon œil s'est attardé sur la belle plaque de cuivre de Cooper & Son. Juste au-dessus figurait un petit carton couvert d'une écriture manuscrite élégante : « Recherchons jeune homme dynamique, intelligent et patient. »



Je ne pensais pas avoir les qualités requises, mais je n'avais rien à perdre et j'ai tenté le coup. Le Vieux m'a eu à la bonne et m'a engagé sur-le-champ.

Cooper s'occupait des affaires de divorce, des enfants fugueurs et des héritiers introuvables. Rien de très dangereux. La maison avait bonne réputation et la clientèle ne lésinait pas sur le paiement des notes de frais ni sur les « cadeaux » en cas de réussite.

J'ai vite compris que les vertus premières du bon détective sont le silence, la discrétion et la patience. Surtout la patience. Il fallait savoir transformer une voiture en palace avec baignoire et salle à manger, savoir faire durer l'heure de nuit passée debout, à l'abri d'un arbre, moins longtemps qu'une minute. Et cette patience-là, cette patience si rare, j'ai découvert que je l'avais.

Après six mois d'efforts assidus, j'ai hérité des boulots les plus pénibles, essentiellement des histoires de divorce. C'était celles qui rapportaient le plus, et le Vieux ne voulait prendre aucun risque. Je ne l'ai pas déçu. Deux ans après mes débuts, j'étais promu bras droit du patron. J'imagine que c'est à ce moment-là qu'il a eu l'idée saugrenue de me léguer l'affaire.

Ça aurait dû être ma chance. Mais lorsque Cooper a disparu, la prospérité de l'agence s'est envolée avec lui. J'ai dû me résoudre à licencier les détectives un par un. Ça a fini par Burnett, qui était pourtant doué.

En toute honnêteté, le sort n'était pas l'unique responsable de cette dégringolade. Les divorces, les fugues, les héritiers, ça allait tant que Cooper était là. Mais lorsque je me suis retrouvé aux commandes, mon mauvais caractère a repris le dessus. Les cocus et les fils à papa me fatiguaient. J'en renvoyais la plupart avant qu'ils n'aient eu le temps de formuler leur demande. La réputation de Cooper & Son en a pris un sacré coup et son compte en banque a sombré dans un gouffre.

Je repense à tout ça en grim pant les marches. Puis j'essaye d'oublier, comme chaque matin.

J'ouvre la porte qui donne sur les deux seules pièces encore dédiées à l'agence. À l'époque de sa splendeur, elle occupait tout l'étage.

Une belle journée à ne rien faire commence. Il n'y a pas de courrier. Le téléphone ne sonnera pas.

Je délaisse le bureau où trône une machine à écrire obsolète et m'assois dans la salle d'attente, face à la bibliothèque que j'ai constituée peu à peu. Cinq étagères de livres et de revues. De quoi tuer l'ennui. J'y stocke aussi ma collection de cassettes vidéo. Un lecteur et une vieille télévision ornent un angle de la pièce.

Je pose *Astral Weeks* sur la platine, m'affale sur le canapé et relis la jaquette de *Dark Passage* pour la énième fois. Un son répétitif m'agace l'oreille. Je mets un bon moment à réaliser que ça vient de la porte d'entrée.

## Chapitre trois

Je baissai le son et me levai pour accueillir le visiteur. Une visiteuse, en vérité. Un visage d'une pâleur extrême, encadré par des cheveux d'onyx. Sa robe épousait des courbes sans défaut. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une apparition. Son regard intense me fit redescendre sur terre.

— Entrez, je vous en prie.

Je reculai dans la pièce, l'invitai à s'asseoir d'un geste et réintégrai mon propre fauteuil. Elle préféra rester debout, dans un long silence indécis. Lorsqu'elle se mit à parler, sa voix était posée, avec un débit lent et agréable.

— Je vous prie de m'excuser, dit-elle, j'ai dû me tromper.

J'avais envie de la retenir. Il y avait pourtant un décalage évident entre son parfum raffiné, sa tenue à mille dollars et ma salle d'attente qui me semblait soudain misérable.

— Le salon de soins et de manucure « L. GRAY » est au deuxième étage de l'autre immeuble, lui dis-je. Vous n'êtes pas la première à confondre...

— Non... c'est que... je voulais parler à monsieur Cooper, directeur de l'agence Cooper & Son. J'ai dû me tromper de porte, excusez-moi encore.

— Vous ne vous êtes pas trompée. Monsieur Cooper est décédé et j'ai pris sa succession. Vous devriez essayer le fauteuil, il est confortable. Permettez-moi de me présenter : Niazz Saric. Je travaillais avec monsieur Cooper depuis quelques années et comme il n'avait pas d'enfant, il m'a légué l'agence. J'ai préféré garder le nom... Je ne sais pas si j'ai bien fait, en fin de compte.

— Je vois.

— Si vous avez besoin d'un service, acceptez que je le remplace.

— Je n'ai pas vraiment le choix, dit-elle en s'asseyant enfin. Vous êtes ma seule adresse, et je n'ai plus le temps de chercher ailleurs. J'espère que monsieur Cooper ne s'est pas trompé sur votre compte.

Elle penchait la tête sur le côté. Une boucle d'oreille chargée de brillants illuminait sa joue pâle. « *Madame George playing game of chance ;* », chantait Van Morrison sur la platine. J'étais probablement le seul de nous deux à l'entendre.

— Voilà, dit-elle, il s'agit de protéger un parent, mon cousin. Il a disparu et je sais qu'il est en danger.

— Eh bien... je ne suis pas garde du corps. Qu'attendez-vous de moi, exactement ?

— Je veux que vous le retrouviez, bien sûr.

Elle s'était assise sur le bord du fauteuil, les genoux joints dans une pose de madone. Je retombai dans la fascination qui m'avait saisi lors de son entrée dans la pièce. Je suppose que je restais trop longtemps silencieux, car elle reprit bientôt la parole :

— Écoutez... Si vous ne pouvez pas faire le travail pour une raison ou pour une autre, je ne vous en tiendrai pas rigueur. Dans ce cas, j'espère que vous pourrez me conseiller l'un de vos confrères. Nous disposons de peu de temps.

Nous ! Elle disait déjà « nous » ! Elle avait raison.

— C'est dans mes cordes, lui dis-je, et mon planning est dégagé en ce moment. On va s'installer au bureau et commencer par le début. Quel est votre nom ?

Elle s'appelait Jennifer Leight. Elle n'avait plus ni mère, ni père, ni aucun autre parent proche, excepté ce fameux cousin dont le sort l'inquiétait.

Je reportai tout ça dans mon cahier de notes. Ordre et méthode, c'était l'école à laquelle le vieux Cooper m'avait éduqué. Les yeux mi-clos, dans l'attitude recueillie de celui qui écoute avec attention, je pouvais la détailler à loisir pendant qu'elle me déroulait son histoire. J'admirais la grâce de ses gestes, la douceur et la mélancolie de son regard, les belles proportions de ses épaules et l'harmonie qui se dégageait de l'ensemble. Ses mains blanches traçaient des figures magiques dans l'espace, des lignes et des nœuds qui glissaient vers moi et emprisonnaient mon âme comme dans un filet.

Une partie de moi cherchait pourtant la faille. Il y avait toujours une faille, un petit défaut, même dans les tableaux les plus réussis. Mais mis à part une cicatrice minuscule au menton, rien ne clochait dans son apparence.

Le cousin que je devais retrouver s'appelait Steve Page. Il avait vingt-sept ans et, aux dernières nouvelles, il se faisait héberger chez un ami, du côté de Duxford Street, au vingt-huit de la rue. Jennifer et lui avaient le même âge. Ils avaient grandi comme frère et sœur dans la famille des parents de Jennifer, des petits mineurs misérables installés dans la région de Perth. Quand ils avaient eu dix-huit ans, ils avaient traversé l'Australie pour s'installer à Sydney. Elle, s'était lancée dans un parcours universitaire ; lui, dans une formation d'électricien. Mais Steve avait trop de goût pour l'école buissonnière. Il s'était contenté de suivre quelques cours et avait passé la plus grande partie de son temps à vadrouiller dans les quartiers les moins recommandables de la ville. Jennifer m'avait apporté une photo de lui et j'essayai de mémoriser son profil. Le physique lourd, les cheveux longs et bouclés, les traits grossiers, il ne présentait qu'une ressemblance très vague avec sa cousine.

Malgré leurs trajectoires de plus en plus divergentes, Jennifer était toujours très attachée à Steve qui restait pour elle comme un frère. Pour le moment, m'apprit-elle, il s'essayait dans un drôle de boulot qui l'amenait à sillonner le continent en voiture. Il faisait le relais entre des négociants thaïlandais de pierres précieuses, installés à l'Ouest et dans le Nord, et leurs clients, basés sur Sydney. Les Thaïlandais parcouraient les petits villages de mineurs comme Emerald ou Rubyvale, et proposaient des prix au ras du plancher, sans marchandage possible. Dans un marché en crise, faute de débouchés plus rentables, les mineurs se faisaient finalement racketter. Le Gouvernement fermait les yeux sur ces pratiques, en échange d'un pourcentage sur les achats, et se gardait bien de s'intéresser à la situation des mineurs. Une fois acheminées à Sydney, les pierres étaient taillées et habillées avant d'être vendues sur place ou expédiées à l'étranger. Canberra se satisfaisait de quelques centaines de milliers de dollars qui entraient ainsi chaque année dans les caisses fédérales. Et tant pis pour le racket et la misère humaine.

— Tout ça est passionnant, dis-je à Jennifer, mais ça ne m'explique pas ce qui vous amène ici. Après tout, votre cousin est un grand garçon et il mène sa vie comme il le veut. Son activité est peut-être discutable d'un point de vue moral, mais elle semble légale. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il est en danger ? Vous m'avez dit que quelqu'un le menaçait...

Elle laissa ma phrase en l'air.

Son regard se mit à balayer la pièce, comme à la recherche d'une issue. Elle balançait sa jambe droite et jouait avec ses bagues. Arrogance et fragilité... J'eus soudain envie de me lever et de la prendre dans mes bras pour lui prodiguer des paroles rassurantes. Elle m'aurait mordu, pour sûr.

— Je... Il y a certaines choses dont je ne peux pas parler... pas aujourd'hui, me dit-elle.

— Ça ne va pas être facile pour moi, dans ces conditions.

Elle posa les mains à plat sur ses genoux, dans une posture rigide.

— Il me semble vous avoir dit ce que vous avez besoin de savoir. Retrouvez Steve, découvrez pourquoi il se cache. Nous verrons ensuite.

— Quand l’avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Ça fait longtemps. Nous nous sommes éloignés l’un de l’autre, dernièrement.

— Dans ce cas, comment savez-vous qu’il a disparu ?

— J’ai essayé de le contacter la semaine dernière, pour des raisons personnelles. L’ami chez qui il habite m’a dit qu’il ne l’avait pas vu depuis plusieurs jours. Mais je me méfie de cet homme. Peut-être pourriez-vous commencer par le suivre pour en savoir plus à son sujet ? Je compte sur vous pour rester discret, je ne veux pas que votre filature mette Steve encore plus en danger.

— À quoi ressemble cet ami ?

— C’est un Asiatique, la peau sombre, pas très grand mais assez musclé.

— Quelle sorte d’Asiatique ? Chinois ? Japonais ? Vietnamien ? Thaïlandais ?

— Je ne sais pas.

— Où pourrai-je vous contacter ?

— Nulle part. Je repasserai régulièrement ici, à votre bureau. J’espère que vous aurez quelque chose à m’apprendre avant la fin de la semaine. Je compte sur vous, monsieur Saric. Je compte vraiment sur vous...

Elle se leva, sortit une enveloppe assez épaisse de son sac et me la tendit.

— Je pense que ça devrait couvrir vos premiers frais.

Un tas de voyants rouges s’étaient allumés dans le fond de mon cerveau. Je n’aurais pas dû laisser les choses se passer comme ça. J’aimais les affaires claires, et la sienne sentait la vase. En temps normal, je serais revenu sur mon engagement et j’aurais demandé à ma belle cliente d’aller tenter sa chance ailleurs.

J’ai pourtant pris l’enveloppe.

J’avais à peine refermé la porte que je me jetai sur l’annuaire de Sydney. Il y avait deux Jennifer Leight dans le gros livre : l’une, médecin, habitait le quartier rupon de Double Bay ; l’autre, comptable, habitait Paddington, la zone historique de la ville. C’était la deuxième, j’en étais sûr.

Je pris ma veste et mon chapeau.

## Chapitre quatre

Une fois les fesses posées sur la banquette arrière du taxi, je repasse tout en perspective. Avec le peu d'indices que ma jolie cliente m'a fournis, je vais devoir avancer à l'aveuglette. J'ouvre l'enveloppe et compte les billets. Deux mille dollars. Elle ne s'est pas moquée de moi. Alors, je vais faire ce qu'elle veut, je vais courir comme un kangourou derrière son cousin et tenter de comprendre ce qui la tracasse.

Elle m'a drôlement remué, je dois bien me l'avouer.

Je rigole en imaginant ce que le Vieux aurait pensé de tout ça. « Ton comportement n'est pas professionnel, Niazz. On ne mélange pas le boulot et la romance. »

Mais il ne s'agit pas de romance.

Même si la belle joue à cache-cache, j'ai l'impression qu'elle a vraiment besoin d'un coup de main. Et je suis là pour démêler les embrouilles, non ? Sinon, à quoi je sers ?

Je vais tenter de l'appivoiser. Je vais y aller avec prudence, sans m'emballer. Ce n'est pas parce qu'une cliente a débarqué avec une affaire un peu tordue que ma vie va prendre un sens. Pour elle, comme pour n'importe quel autre client, je ne suis qu'un outil jetable, un pion. Qu'importe si la main qui me déplace a plus de douceur que les précédentes. Une fois l'affaire réglée, j'aurai de la chance si elle se souvient de mon nom.

Dix heures. Le ciel devrait être plombé ! Que se passe-t-il ? Il fait encore beau, la lumière est pure, je peux même sentir l'odeur du grand large, le souffle des voiliers, et les goélands, si loin...

Duxford Street m'accueille, je suis planqué devant le vingt-huit. Jennifer m'a affirmé que l'ami du cousin Page serait chez lui ce matin. Comment le sait-elle ? Ça fait partie des choses qu'elle n'a pas révélées. J'essaie de ne plus penser à ça. C'est peut-être le plus difficile, dans ce boulot : à force d'attendre, on a trop le temps de penser.

Je n'ai pas de difficulté à repérer l'Asiatique quand il sort de l'immeuble aux environs de onze heures, son profil colle à ce qu'elle m'a dit. Sûrement un Thaïlandais. Il porte des chaussures vert-fluo. Facile à suivre dans la rue.

Il tourne à droite, c'est bon. Je le suis à bonne distance, j'ai déjà fait ça un million de fois. En passant le coin de la rue, il s'arrête pour s'allumer une cigarette. J'ai le temps de lire un panneau publicitaire placé à hauteur du feu de croisement. Les Los Angeles Lakers sont censés rencontrer la sélection australienne de basket-ball ce soir. Je n'y crois pas une seconde. C'est la troisième fois qu'ils programment cette rencontre en deux ans. Elle n'aura jamais lieu. L.A. est trop loin, trop inaccessible, même en rêvant trois fois.

On reprend notre marche, puis le gars sort des clés de sa poche et se dirige vers une Mini Morris aux chromes rutilants. Il s'installe, la voiture démarre doucement puis se trouve coincée au premier croisement, le temps pour moi de sauter dans un taxi et de demander au chauffeur de le suivre. « *No problem* », j'ai l'impression qu'il a attendu cet instant toute sa vie. On roule un bon moment à petite allure, Glenmore Road, Oxford Street par Taylord Square, Wentworth Avenue... je commence à deviner où il m'emmène.

On coupe George Street à hauteur de l'église baptiste. Le conducteur de la Morris se dirige directement vers un parking privé d'une vingtaine de places. J'abandonne mon taxi vingt mètres plus loin. Une note de frais pour Jennifer. Le chauffeur est plus lent à remplir un reçu

qu'à se garer en double file, mais le Thaïlandais n'est pas un nerveux et je ne l'ai pas perdu de vue.

Quittant le parking, il parcourt Goulburn Street jusqu'au *Dixon Cafe* et franchit le portail couvert de tuiles vertes qui signale l'entrée de Chinatown. Ici, la rue devient piétonne et son pas se fait plus tranquille, presque flâneur. On longe quelques maisons qui sont autant de magasins, restaurants, bouis-bouis vendant et achetant de tout, pour qui a la patience d'explorer des montagnes de cartons et de boîtes en fer.

Des parfums d'encens, de poisson et de nems frits embaument la rue bondée de chevelus en jeans délavés, d'hommes respectables en complet trois-pièces et de bonzes aux crânes rasés, tout droit échappés des *Cinquante-cinq jours de Pékin*. Par endroits, les trottoirs sont encombrés de caisses et de sacs de tissus éventrés. On est loin des quartiers tirés à quatre épingles qui forment le reste de Sydney.

Ma cible tourne dans une rue adjacente plus étroite et, après une dizaine de pas, s'arrête devant une porte aux dimensions modestes qui se fond presque dans la grisaille de la rue. Il frappe deux coups secs et attend.

Je suis au coin, toujours dans Dixon Street, faisant semblant de m'intéresser à une vitrine sale. Un tricycle plein de marchandises me frôle à toute vitesse. La rue est très passante. Dans cette cohue, je n'attire l'attention de personne. Finalement, la porte s'ouvre en grand et l'homme s'y engouffre.

J'hésite sur la marche à suivre. Jusque-là, ma stratégie n'allait pas chercher loin : j'attendais simplement que quelque chose arrive. Méthode hasardeuse et certainement indigne de feu Cooper. Et maintenant, planté seul dans la rue, je suis peut-être en train de rater le moment fort de l'histoire. Ce soir, je rédigerai mon premier rapport d'observation. Je me vois mal écrire que j'ai fait du tourisme dans Chinatown. Le plus simple, évidemment, serait d'aller parler directement au gars que je file, de lui demander s'il a du nouveau sur Page, s'il sait pourquoi il se cache. Mais j'ai accepté de ne pas procéder ainsi.

Je m'approche. Une pancarte latérale m'explique vaguement à quoi j'ai affaire : « ThaiMarket – Asian Specialities ». Je n'ai pas trente-six solutions. Je décide d'aller, moi aussi, cogner au battant.

On vient rapidement m'ouvrir. Le portier est une charmante demoiselle. En un coup d'œil, je comprends dans quoi je suis tombé. La maison est à double emploi, comme cela se fait beaucoup dans la rue. C'est à la fois un petit restaurant et une épicerie spécialisée dans les produits de Thaïlande. Le patron importe de la marchandise du pays pour la revendre aux restaurateurs de la City et aux détaillants du quartier. Et pour tester la qualité de sa camelote, il sert quelques plats aux clients de passage, touristes égarés en mal d'exotisme, ou agent privé en filature.

La salle est divisée en deux parties : à droite, un entassement très organisé de cartons, un bureau avec une calculatrice et un téléphone ; à gauche, cinq tables en formica, très propres, reluisantes même. L'une d'elles est occupée, mais pas de traces de mon oiseau. Je demande s'il est possible de m'installer. La jeune fille qui m'a accueilli se mue en maître d'hôtel et m'indique une table près d'un mur. Elle me donne une carte couverte de mentions extravagantes. J'opte au hasard pour les deux premières lignes. Elle acquiesce gentiment et s'en va par la porte située en face de l'entrée.

À vue de nez, il n'y a pas d'autre issue. Mon gars n'a pu aller que par là. J'ai une soudaine envie de visiter les toilettes de cet accueillant boui-boui et je me lève. Pas d'autre personnel dans la salle. Je cogne à la porte. On ne répond pas. Je la pousse et m'engage dans le couloir qui suit. Une ouverture est percée immédiatement sur la gauche, elle est fermée par un simple tissu, mais des odeurs plutôt alléchantes s'en échappent. Je tire le rideau et découvre sans

surprise une petite cuisine. Le chef me tourne le dos, c'est très bien. Je continue ma progression, il reste deux autres ouvertures, toutes deux munies de portes légères. J'empoigne la première qui s'ouvre sans difficulté sur une pièce sombre. Deux lits simplement recouverts d'un drap y côtoient des tables bon marché et des chaises. La pièce donne l'impression d'être rarement occupée. Je referme doucement et poursuis mon exploration. Derrière la dernière porte, tout est possible. Ça peut être un bureau ou une cambuse, une autre chambre, ou la rue, tout simplement. Au point où j'en suis, je ne vois pas quoi faire d'autre que de la pousser.

J'ai la main sur la poignée quand une voix calme se fait entendre dans mon dos.

— Vous cherchez quelque chose ?

— Je me retourne en sursautant. D'où sort ce gros bonhomme ? Mis à part les deux clients assis à côté de moi, la salle était vide lorsque je l'ai quittée. Y a-t-il une autre porte qui m'aurait échappé ?

— Les toilettes, s'il vous plaît...

— Désolé. Il n'y en a pas pour les clients, notre établissement est trop modeste.

Vu sa prestance, il s'agit certainement du patron.

La conversation aurait pu s'arrêter là et nous serions restés bons amis. Mais l'un des quartiers de ma pauvre cervelle est habité par un diabolin. Dès que ce salopard sent la possibilité de me voir commettre une gaffe, il prend le contrôle et balance le paquet. Et je me retrouve inmanquablement dans la panade.

— En fait... je cherche un ami, Page, Steve Page. Il me semble l'avoir vu entrer dans votre boutique, et comme je ne le vois nulle part à l'intérieur, je me suis demandé s'il n'existait pas une autre salle par-derrière. Mais j'ai dû me tromper... Excusez mon indiscretion.

Le gros Thaïlandais plisse les yeux.

— Vous devriez retourner à votre table, notre cuisinier risque de se sentir blessé si vous laissez les plats refroidir.

Il s'incline. Je m'incline et le croise pour regagner la salle, un peu penaud. Je me rassois et goûte les plats, délicieux et parfaitement chauds. Je m'imagine encore que ça va se terminer sans histoire.

J'ai à peine terminé mon festin quand la serveuse vient me dire que le patron voudrait me voir dans son bureau, au fond du couloir.

— Vous connaissez le chemin, ajoute-t-elle.

Pas la moindre trace d'ironie sur son joli visage. Je me lève pour répondre à cette drôle d'invitation. Je ne sais pas à quoi m'attendre quand je pousse enfin la porte mystérieuse.

Le piège était pourtant gros.

Au réveil, j'ai une terrible douleur à la nuque. Je me tâte et détecte une grosse bosse, très sensible au toucher. J'ai eu droit à un bon coup sur la tête. Ma montre pointe sur quatorze heures. J'ai dormi presque deux heures. C'est toujours ça de pris sur la nuit prochaine.

Je ne suis pas attaché. On m'a gentiment allongé sur un matelas qui sent la poussière humide, posé à même le sol. Il n'y a pas grand chose d'autre dans la pièce : un petit tabouret, une vieille valise et quelques caisses. Les murs sont nus. La lumière arrive par une fenêtre haute aux carreaux sales, doublée de barreaux. Je suis dans une cave, apparemment.

Je cherche mon chapeau partout. Disparu. Il a dû tomber au moment où je me suis fait assommer, et personne ne s'est soucié de le ramasser pour moi. J'y tenais beaucoup à ce

chapeau. Je sais bien qu'il est passé de mode, mais ça faisait un bout de temps qu'il me protégeait le crâne. Je le regretterai.

Je teste la porte. Elle est évidemment verrouillée. Les couvercles des caisses s'ouvrent en revanche sans résister. Elles sont vides toutes les trois.

Je renverse le contenu de la valise sur le sol. Un bouquin de science-fiction, un vieux peigne, des fringues et des sous-vêtements masculins. En farfouillant un peu là-dedans, ma main rencontre un truc poisseux. Du savon. Rien d'intéressant, rien qui pourrait m'aider à sortir de là.

Pour le moment, je m'en moque un peu. J'ai perdu pour de bon la trace du copain de Page. Je ne sais pas où le retrouver et je n'ai plus envie de faire le poireau en bas de chez lui. Je ne saurais même pas quoi faire si j'étais dehors et libre de mes mouvements. Attendre et réfléchir sont certainement ce que j'ai de mieux à faire. Je m'assois sur l'une des caisses.

Pourquoi m'a-t-on assommé et jeté dans cette pièce ? Pourquoi cette agressivité ? Le patron du restau ne savait pas pourquoi je cherchais Page, j'aurais pu être un vieux copain de collègue.

Quelque chose de dur me rentre dans la cuisse. Je me lève et inspecte une nouvelle fois la caisse. Une tôle pliée renforce ses angles. Ça pourrait me servir d'outil si je parvenais à la démonter. Rien ne presse, je me rassois.

Le cousin Page doit tremper dans une affaire qui a mal tourné, et je suis arrivé au mauvais moment. Le patron du restau a paniqué. La première action qui lui est venue à l'esprit, il l'a appliquée sous l'impulsion. Il faut suivre son instinct, c'est bien, mais là, il a eu un réflexe de primate. De quoi a-t-il eu peur ?

Je tâte mes poches. On m'a laissé toutes mes affaires. Mon quarante-cinq est toujours dans son holster. On ne m'a même pas fouillé. Une fois assommé, on m'a jeté là sans réfléchir, en attendant le retour de celui-qui-sait.

Mais celui-qui-sait tarde à venir.

J'ai hâte de rencontrer le bonhomme. S'il est reparti pour une de ses virées dans le Queensland, j'en ai pour plusieurs jours à moisir ici. Il va falloir que je m'habitue à la nourriture thaïlandaise. Ou que je trouve le moyen de m'en sortir par moi-même.

Je ne peux pas rester éternellement dans cette pièce fermée à clé. Je suis détective, bon sang ! Je suis un homme du dehors, un chevalier de la cité, un redresseur de torts, un pourfendeur du mal. Je bats le pavé avec l'assurance des grands aventuriers, le vent dans la figure.

Je dois sortir.

Je fais glisser la caisse qui supportait mes fesses et j'y grimpe pour examiner les barreaux qui entravent la fenêtre. Ils sont soudés sur un cadre métallique faiblement scellé. Une simple fenêtre de cave, je ne suis pas dans Fort Knox.

Je redescends et administre de grands coups de pieds à l'une des autres caisses, afin de la réduire en morceaux. Les tôles qui la renforçaient finissent par se détacher. En redressant l'une d'elles à coups de talon, j'obtiens quelque chose qui pourra faire office de burin. Je remonte sur mon escabeau de fortune et attaque le mortier de la fenêtre avec optimisme.

Le transbahuteur de pierres n'est pas seul à occuper mon esprit pendant que mes mains s'activent. Plusieurs fois, durant les heures qui suivent, le nom de Jennifer interfère dans mes pensées de travailleur à la peine. Je me mets alors à rêver bêtement au lieu de me préoccuper de mon sort. J'en viens à me demander si je suis encore lucide sur moi-même. Dans le fond, cette affaire ne vaut pas mieux que beaucoup d'autres que j'ai pourtant refusées. Si je m'y



suis collé avec autant d'entrain, c'est que je cherche un prétexte pour la revoir. La revoir et me laisser une nouvelle fois hypnotiser par la grâce de ses mouvements. Quand j'y repense, ma respiration s'accélère. C'est vraiment stupide.

Finalement, le Vieux aurait peut-être eu raison de me faire la leçon.

Mais il est mort. Et s'il y a un droit que j'ai gagné en acceptant son héritage, c'est celui d'aller là où mes pieds me guident. Je n'ai de comptes à rendre à personne, pas même à ma propre raison.

Le mortier de la fenêtre se désagrège peu à peu sous mon burin improvisé. Eastwood ne s'en sortait pas mieux dans *L'Évadé d'Alcatraz*.

Les scellements lâchent enfin. J'attrape le cadre métallique supportant les barreaux et le dégage de son logement. Puis j'enroule mon poing dans un pan de ma veste et frappe la petite fenêtre sale qui me sépare encore de la liberté. Le verre résiste, mais son support de bois pourri cède d'un bloc. Ça me dégage assez de place pour me faufiler dans la ruelle sombre à laquelle ma prison est adossée. En tournant deux fois sur gauche, je devrais me retrouver dans Dixon Street et y dénicher un taxi. Le jour éclaire encore la ville.

# Chapitre cinq

À peine la porte de mon appartement poussée, je m'affalai sur le canapé et me goinfrai du *fish & chips* acheté au coin de la rue. À la quatrième frite, j'allumai le poste de télévision et vis le grand Kareem Abdul Jabbar réussir un magnifique *skyhook* par-dessus la tête de Smitowsky.

Je me mis en mode zombi pendant l'interminable série de publicités qui suivit. Un crétin en caleçon savonnait son torse plein de muscles sous la douche. Mais *qui* portait un caleçon sous la douche ?

Ça me fit repenser au savon qui traînait dans la valise de la cave. S'il était poisseux, c'est qu'il avait été utilisé peu de temps auparavant. Par qui ? La réponse m'apparut soudain, évidente : cette cave était la planque de Page. Et il n'était pas loin. J'aurais dû l'attendre tranquillement sur son matelas, au lieu de vouloir m'évader à tout prix. En tout cas, j'aurais dû examiner ses affaires avec plus d'attention. C'était mon problème : je comprenais toujours les choses trop tard.

La tête de Magic Johnson s'afficha sur l'écran. Il me fallut quelques secondes pour réaliser que j'assistais à la deuxième mi-temps du match annoncé dans la rue. Bon sang ! Qu'est-ce que je fichais là, au lieu d'être au *Superdome* en chair et en os ?

Je m'assis dans une transe hypnotique. Les Lakers étaient évidemment en tête, mais les paysans du coin se défendaient bien et Smitowsky faisait un sacré boulot en contre-attaque, si bien que Magic Johnson devait donner de son mieux. Le match se conclut sur une balle phénoménale du champion américain, à dix centimètres au-dessus du cercle, dans la paume de Kareem, venu là comme on va cueillir des figes. Le veinard la dériva avec délicatesse dans le panier.

J'éteignis la télévision et restai de longues minutes en extase, les yeux remplis d'étoiles. J'étais encore rêveur quand je pris ma trompette.

.....

**Fin de cet extrait de livre**

---

**Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :**



<http://www.editions-humanis.com>